

principale place du village, où s'élevait l'estrade destinée aux jeunes filles reconnues pour les meilleures danseuses.

Au moment où ils arrivaient devant l'estrade, plusieurs femmes dansaient avec une grâce et une légèreté extrêmes, portant sur leurs têtes des verres pleins d'eau dont pas une goutte ne tombait à terre.

Après les applaudissements de rigueur, d'autres femmes, excitées par le triomphe des premières, s'élancèrent sur l'estrade et commencèrent la *bamba*, danse singulière et caractéristique, dont le principal attrait est dans l'adresse avec laquelle les danseuses dénouent, sans faire usage de leurs mains, les ceintures de soie attachées par des nœuds compliqués autour de leurs pieds.

La joie augmentait de plus en plus, les cris et les rires redoublaient, les pétards et les boîtes éclataient avec une force nouvelle ; on faisait circuler à la ronde des boissons et des liqueurs de différentes espèces.

Cependant il était facile de voir que ces danses, si agréables qu'elles fussent, n'étaient destinées qu'à servir de prologue à d'autres plus intéressantes sans doute, aux yeux des assistants.

La musique, c'est-à-dire les guitares raclées par les chanteurs indiens, firent silence un instant, puis, à un signal donné ; elles éclatèrent de nouveau et entamèrent un nouveau *son* ou air.

Ce son fut accueilli par les trépignements de joie de l'assemblée et les cris :

—*La petenera ! la petenera !* se firent entendre de toutes parts.

La *petenera* est la danse de prédilection dans la Terre chaude et le triomphe des coquettes *costenas*.

Sacramento et sa jeune sœur Jesuita passaient pour les meilleures danseuses de *petenera*. Sur toute la côte de l'Etat de Vera Cruz, à Manantial comme à Medellin, leur réputation était bien établie ; les *fundagos* étaient tristes lorsque les deux séduisantes jeunes filles n'y prenaient point part.

Leur arrivée sur le lieu de la danse avait été saluée par les vivats et les bravos de leurs nombreux admirateurs.

Au Mexique, où la ligne de démarcation entre les rangs de la société n'existe point, pour la raison toute simple que le pauvre aujourd'hui est souvent le riche de demain, les femmes seules sont reines lorsqu'elles sont belles et sages ; avec cette facilité de mœurs particulière aux régions tropicales, chaque homme est admis à les courtiser et à leur faire agréer ses hommages devant tous, sans que personne songe à y trouver à redire, parce que ces hommages sont toujours chevaleresques et respectueux, et que le *cortejo* agréé par la jeune fille, quel que soit son rang, l'est toujours par